Francis A.Denis

In memoriam !

de plume en plume...

In memoriam !

Préface

J’ai pris le temps pour cet écrit. Tout d’abord parce que je l’ai rédigé au passé et que l’exercice est difficile à qui préfère le présent pour rapprocher le lecteur de l’action. Ensuite, et pour la première fois également, il faisait référence à de nombreux points historiques sur lesquels il m’a fallut plancher sérieusement en contactant des spécialistes (Français comme Anglais sur de multiples sujets) pour m'assurer de ne pas commettre d’erreurs grossières. La famille a évidement bénéficié de la primeur et c’est avec son accord que je le partage sur DPP. Je ne vous livrerai pas l’intégralité de l’enquête détaillée et fastidieuse qui déborde largement le cadre de mon texte, tout juste un résumé succinct. Le récit est bien sûr romancé mais en fait beaucoup moins qu’il n’y paraît car j’ai vraiment tenté de me glisser dans la peau de personnages évoluant dans une époque assez trouble de l’histoire de France et très difficile à comprendre pour leaucoup d'entre nous (en tous cas pour moi avant cette recherche). Ainsi, même lorsque je prête des sentiments précis à Armand, comme le fait qu’il prône l’éducation alors qu’il vient d’un milieu y ayant peu accès, je ne fais que relater une forte probabilité. En effet, il était en passe de devenir mécanicien (conducteur) à 47 ans ce qui était une évolution de carrière correcte et assez habituelle surtout en temps de guerre. Il voyait des jeunes sortir de l’école et être propulsés au même poste vers 25 ans grâce à leurs diplômes. Il ne

fait donc aucun doute qu'il devait bien se rendre compte de l'avantage d'étudier. J'extrapole mais pas tant que ça et tous les détails que vous trouverez sont vrais ou tout à fait plausibles. Je vous laisse juge des possibilités qu'une seule journée dans une vie laissent entrevoir… Il y a toujours quelque chose à écrire…

Aussi, que vous rencontriez de la famille directe, indirecte ou des amis chers, je vous engage à faire parler les anciens tant qu'il est encore tant. Tous les sujets sont bons pour mieux connaître ses racines. Comme disent les Corses. « Dis moi de qui tu viens et je te dirai qui tu es » Ces discussions s'avèreront passionnantes, n'en doutez pas. Vous ne garderez en mémoire qu'environ 30%, dans le meilleur des cas, et de ce maigre héritage lorsque vous le raconterez au détour d'une conversation apparemment anodine, il ne vous en reviendra qu'un autre tiers… peut-être même une seule phrase ou une idée. Dans un an, dans dix, ou lorsque vous prendrez le temps de coucher ces anecdotes sur le papier, ces quelques mots ressurgiront sans raison apparente et vous entraineront vers un abîme d'écriture pour des pages et des pages.

Je rêve du temps où les conteurs réjouissaient les enfants aux veillées beaucoup mieux que la télévision ne sera jamais capable de le faire. Quoiqu'il en advienne, ne pas se pencher sur son passé et celui des siens, c'est souvent handicaper son avenir et c'est une garantie certaine d'avoir un jour ou l'autre des regrets. On est riche de ses souvenirs avant tout et une soirée de palabres avec son père, sa grand-mère, ou un vieil ami reste toujours gravée comme un moment privilégié.

Je vous livre donc « IN MEMORIAM », écrit familial dont je ne peux qu'être fier en l'honneur de mon grand-père et de Marie.

Francis. A. Denis

IN MEMORIAM

- Chauffe, Armand ! Chauffe ! Qu'on voit un peu sa gueule d'enfer à cette "pimpante" que tu bichonnes trop ! Donne de la pression, vieux gars ! La voie est libre pour une fois, directe jusqu'à Saint-Pierre des Corps. Les "fridolins" font la sieste et nous avons une chance de passer avant leurs affreux trains prioritaires et puis…ça nous réchauffera un peu !

Dans l'après-midi givré du 18 Février 1943, la motrice 141B1631(1) de la toute jeune SNCF(2), filait à toute vapeur sur la ligne Vierzon/Tours. Un long panache de fumée grasse obscurcissait le lourd convoi des quatorze wagons de marchandises couleur rouille. Le mécanicien, Fernand Célestin Redon, haranguait gaiement son chauffeur attribué. Il devait crier pour couvrir le bruit de folie régnant dans la cabine ouverte aux quatre vents mais cela le gênait peu, puisque comme nombre de "roulants", les longues années de service l'avaient rendu à demi-sourd. Armand Varannes n'en avait cure tout à son dur labeur. Fernand reconnaissait en lui un vrai professionnel. Il aimait "bosser" avec les "p'tits gars" du dépôt de Vierzon. Ils étaient sérieux et leurs machines réputées entretenues. Celui-ci avait de nombreuses années de chaufferie derrière lui et

deviendrait sous peu son égal à la commande en entrant à son tour dans la noble confrérie des mécaniciens. C'est dire si avec ce bonhomme nul besoin de s'inquiéter du voyage comme lorsque la malchance vous désignait un "bleu"comme partenaire. Point de chou(3) planté sur le bord de la voie par une extinction de chaudière due à un mauvais agencement du foyer ou à une surpression claquant les fusibles, laissant ainsi l'eau envahir la chambre de combustion. Il s'amusait en lui même, songeant qu'il pouvait bien brailler tant qu'il voudrait. Le père Varannes connaissait trop bien son affaire et les limites de la bête pour ne "charger" plus que de raison. Il regarda par habitude à sa grosse montre à chaînette lui confirmant leur avance, gage d'une petite prime devenue si rare en ces temps d'occupation. Armand ferma la porte de fonte après la dernière pelletée et s'assura de la montée en pression en tapotant sur le cadran à l'aiguille tremblotante. Son éternel sourire éclairait un visage noir comme le charbon nourricier qu'il enfournait allègrement depuis près de vingt ans dans des bouches voraces à l'haleine brulante. Il passa le nez au travers l'encadrement droit pour rencontrer la bise glacée qu'il inspira avec délectation.

Son feu était bien fait et la chaudière ronflait régulièrement, satisfaite de ses services. Il pouvait sourire, Armand. Le métier était éreintant mais plutôt bien payé. Il était loin le temps où, garçon de ferme, il n'aurait pu envisager d'autre avenir que le "cul des vaches" pour tout horizon. Ô il ne crachait pas dans la soupe. La place était honorable pour un fils de travailleur sans grands biens et ce fut par ce biais qu'il entra à la compagnie du chemin de fer "Paris Orléans". Il s'occupait des bêtes affectées au halage des wagons avant leur accrochage à la motrice. C'était bien aussi les chevaux et moins sale en plus mais ca n'avait pas duré. La mécanique les remplaça très vite,

lui offrant l'opportunité d'approcher enfin les monstres aux souffles humides si attirants pour un jeune homme avide de découvertes.

Sa reconversion comme "gratte tubes puis crassou"passant des nuits entières à nettoyer les tubulures d'échappement, vider les cendriers ou tenir les braises en vie dans les "locos" n'eut rien de bien motivant. Seul le salaire, tout juste correct mais souvent réglé à l'heure, l'avait dissuadé d'aller chercher fortune ailleurs. C'était au lendemain de la "grande guerre"(4) aussi le travail ne manquait-il pas mais l'argent restait denrée plus rare. Lorsque le rail pris enfin son essor, en multipliant à l'extrême le nombre de compagnies locales, les machines se firent nombreuses et les entreprises recrutèrent dans l'urgence du personnel apte à supporter les conditions difficiles d'exploitation. Déjà dans la place, Armand n'hésita pas une seconde à s'engager dans l'aventure car il s'agissait bien d'une aventure. Il se revoyait encore, rentrant penaud en remorque, sous les quolibets des camarades, pour un instant d'inattention sur des feux de mauvais charbon ou pour des pleins d'eau trop justes l'ayant laissé en rade.

Les motrices "030 du PO(5)" étaient redoutables et les chaudières tiraient mal. Les escarbilles sautaient dans les sabots de bois de l'époque, vous obligeant à les quitter d'urgence pour glisser sur la tôle souillée. Pendant que vous luttiez entre la brulure et l'équilibre rendu instable du revêtement et des chaos des rails grossièrement ajustés, la pression perfide en profitait souvent pour chuter irrémédiablement. Que de déplaisant souvenirs; de gerçures du froid et de peau cuite éclatant la nuit suivante; d'amendes pour cause de retards ou d'erreurs, mais aussi que de paysages changeant selon saisons et de rencontres nouvelles.

Son corps avait souffert ! Ses cheveux étaient tombés très tôt ! Ses cuisses étaient si tannées que les aiguilles des infirmières(6) s'y tordaient sans y pénétrer. Le cal de ses mains, durcit à la pelle, le gênait pour fermer les poings. Pourtant, Armand était heureux. Dans quelques mois, son apprentissage prendrait fin et il deviendrait un monsieur du rail. On le saluerait et le vouvoierait comme un instituteur. Il s'achèterait une grosse montre et troquerait le manche de bois pour le manche de fer, le régulateur !

A quarante sept ans, sa carrière était tout à fait honorable. En 1938, le gouvernement avait enfin réuni toutes les compagnies en une seule entité nationalisée, le propulsant d'un coup fonctionnaire à la SNCF. Il s'était acheté une maison bien à lui, tout près du dépôt, rue Gustave Flourens, dans le quartier Saint Martin, et puis il y avait la famille et Marie...

Marie ! Son petit bout de bonne femme qui lui avait donné trois beaux enfants et réussissait, tout en les élevant, à grossir leur pécule en effectuant des travaux de couture. Tout aurait été parfait si cette "bon Dieu" de guerre n'était venue assombrir ses jours heureux. Un drôle de conflit où l'on n'avait su pendant longtemps quel était notre camp dans une France coupée en deux s'interrogeant sur ses chefs. L'un, héros national, pactisait avec l'occupant vaincu lors de la dernière. L'autre, inconnu des livres, appelait à la rébellion réfugié chez l'ennemi d'avant hier. Ses copains du "parti communiste" s'étaient révélés de farouches résistants en payant leur engagement par de trop nombreux emprisonnements(7). Pourtant, Armand se souvenait combien les martyrs de la cause prônaient les bienfaits de l'alliance Russo/Germanique juste avant que le gnome à moustache ne mette ses rêves d'Alexandre en pratique. La France, drapée dans

un souvenir de grandeur lointaine, avait égoïstement fait la sourde oreille aux appels désespérés des amis d'autrefois écrasés sous la botte ferrée des légions ariennes.

Ainsi, en 39, alors que les frères Polonais tombaient à leur tour, les politiques divisés n'avaient déclaré la guerre que du bout des lèvres et s'étaient bien gardés de s'engager ouvertement(8). Que risquions-nous, après tout ? Nos généraux avaient royalement "botté le cul des casques à pointes" la fois précédente, et, forts de leur ligne Maginot, ils garantissaient nos frontières infranchissables...

Sûr que les Allemands avaient du bien rire en la contournant par le Nord pour s'apercevoir que les canons étaient incapables de pivoter pour les recevoir(9). Quelle pitié, et quelle débandade historique ! Les "Boches" étaient rentrés presque en courant aux trousses d'une armée paniquée, dirigée par des gens trop imbus d'eux même. Ceux là chargeaient encore sabre au clair à la tête de pauvres bougres à peine mieux équipés qu'en 1914... En face, c'était des Panzers !

Finalement, après avoir mis à genoux le pays en refluant selon une politique de la terre brulée, attisant la pauvreté sans freiner un instant les régiments motorisés du Führer, un honteux armistice avait été signé. Dans un premier temps, le Marechal parut "sauver les meubles" en préservant la moitié du pays. Armand, comme beaucoup, l'avait aimé pour cela. Très vite, cependant, son gouvernement avait prôné la collaboration et les journaux s'étaient fait propagande Nazie. On s'était mis à parler sur le rail où toutes les nouvelles vont si vite. On évoquait les trains "spéciaux" remplis de déportés. Des camarades disparaissaient pour en avoir trop dit ou pas assez. On craignait le passage des "SS" et marchait tête basse pour ne voir les drapeaux rouges à la croix noire aux branches brisées, comme les espoirs d’un peuple vaincu... On écoutait radio Londres

où ce jeune Général, au nom libérateur, promettait comme le vieux lion anglais du sang et des larmes en échange d'un honneur retrouvé.

Deux ans avaient ainsi passé à s'organiser pour survivre et si Armand gardait un doute sur les intentions d'Albion et des Américains, leur envoyant des tonnes de bombes sur le crâne en gage de bonne foi, il savait au moins qui était son ennemi actuel... l'envahisseur ! En novembre dernier, la ligne de démarcation était devenue symbolique de la main mise sur la zone libre par les "frisés" et leurs alliés Italiens. Quelque part, la nouvelle l'avait rassuré. Tout le pays se retrouvait logé à la même enseigne et les différents groupes clandestins allaient bien être obligés de s'entendre(10). Peut-être y verrait on enfin plus clair, car sous couvert de résistance certaines bandes malfaisantes en profitaient, une fois de plus, pour exsanguer les braves gens(11). Il fallait toujours montrer son Ausweis(12) pour franchir le pont du Cher à Bourgneuf mais ce n'était sans doute plus qu'une question de quelques semaines avant que la frontière ne soit supprimée. Cela règlerait le problème du courrier qui le chagrinait depuis quelque temps...

Marie prenait des risques et s'en amusait. Elle se grisait ainsi de résister à l'oppresseur. Pour pouvoir expédier le moindre mot sans subir la lecture de la censure, il fallait le poster sur la rive libre du Cher. En tant que femme de cheminot, elle profitait de son laissez-passer pour rendre service aux voisins moins chanceux, en servant de facteur sur la ligne. Armand avait tenté en vain de l'en dissuader. C'était trop dangereux. Elle bourrait le landau de la petite d'un nombre sans cesse grandissant de lettres au contenu invérifiable. On ne savait jamais qui était "collabo" ou résistant. Il y avait, en autre, ce monsieur Loyauté(13), lui aussi employé par la compagnie.

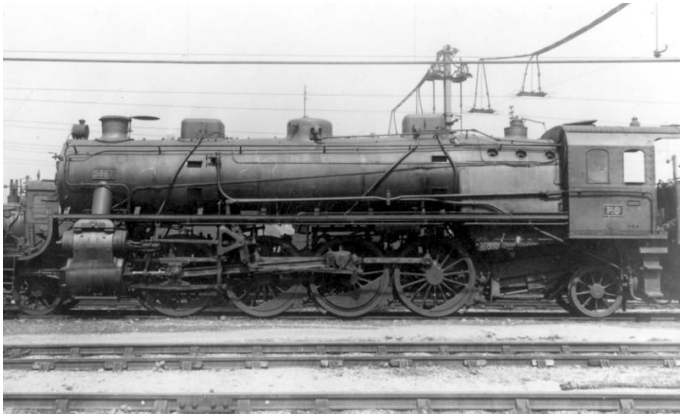
Il envoyait et recevait par ce biais beaucoup trop de courrier et Armand n'osait rapporter à Marie les bruits inquiétants dont ses amis du syndicat faisaient fréquemment état à son sujet. L'homme était charmant, trop peut-être, pour ne cacher quelques périlleux secrets. Elle passait en fin de matinée et devait probablement son salut au gradé d'un certain âge toujours en charge du poste dans ces heures. Marie lui prenait son linge pour remettre un bouton ou faire une reprise. Otto ressemblait aux pauvres gens d'ici. Il subissait en attendant des jours meilleurs où on le laisserait rentrer chez lui retrouver les siens. Paris Allemand lui semblait contre nature et il craignait les « Waffen SS » tout autant qu'eux. Le dogme du chancelier lui faisait horreur et il fermait facilement les yeux sur les petites incartades au règlement si joyeusement Françaises. Il adorait faire des grimaces à la gamine qui riait aux éclats en tentant de saisir son calot.

« C'est drôle comme on peut trouver des gens biens et des pourris dans un camp comme dans l'autre » songea Armand en chargeant à nouveau quelques pelletées dans l'âtre. Lui était sympathisant communiste et c'était strictement défendu mais tout le monde l'était plus ou moins au dépôt. Vierzon était une ville ouvrière et le travail trop pénible pour ne partager des idées prônant plus d'égalité et de justice pour les humbles(14).

*

(1) la 141B et le trajet initial comme la constitution exacte du convoi sont les seules zones d'ombre du récit. Les archives SNCF de cette époque furent en partie détruites ou perdues du fait de l'occupation. Je ne peux affirmer que cette

locomotive soit celle qu'utilisait Armand ce jour là. Néanmoins, par recoupements de nombreux documents il y a de très fortes probabilités.



(2) Création officielle de la SNCF le 1er janvier 1938 issue du regroupement de toutes les compagnies privées.

(3) Expression d'époque (explication dans le texte) tout comme "s'essuyer les pieds" (patiner) et "faire l'heure" (arriver à l'heure).

(4) 1914/1918

(5) PO: compagnie avant SNCF des chemins de fer du Paris/Orléans dont Armand était issu.

(6) Véridique. C'était le cauchemar des infirmières.

(7) L' URSS était alliée à l'Allemagne Nazie avec laquelle elle envahit la Pologne. L'Allemagne en juin 1941 commet sa plus grosse erreur en trahissant son allié pour tenter contre lui une guerre éclair qui échoue. Cela explique que le parti communiste en général ne rentre en résistance qu'après cet évènement. La répression allemande à l'égard des camarades fut sans pitié.

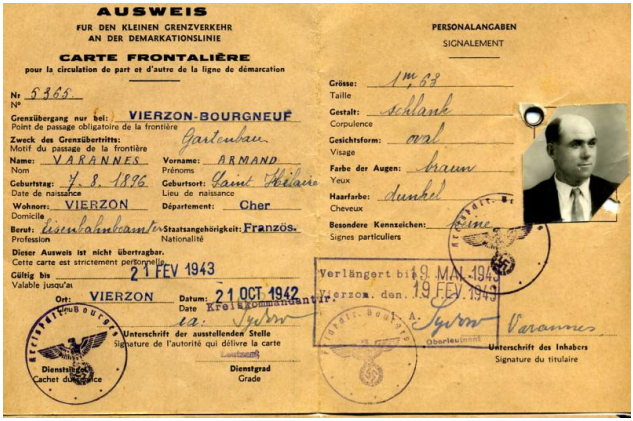
(8) La France comme l'Angleterre déclarèrent la guerre à l'Allemagne en 1939 suite à l'invasion de la Pologne mais les historiens s'accordent pour dire que les deux pays ne mirent pas à profit l'année suivante pour se préparer au conflit. La France, partie nord fut envahie en juin 1940.

(9) Véridique. La plupart des canons étaient orientés vers l'Allemagne et montés fixes sur des systèmes empêchant de faire 180 degrés. Les Allemands passèrent par la Belgique, pays déclaré neutre, et déboulèrent dans le dos de la ligne Maginot. Cherchez l'erreur...

(10) Passons sur les diverses alliances qui virent le jour au fur et à mesure et nécessitent un historien pour s'y retrouver mais il reste que la résistance communiste (FTP) sera entièrement unie aux FFI de Jean Moulin qu'en fin 1943 (il lui aura fallut deux ans pour créer une union digne de ce nom) Les groupes se joignent quelles que soient leurs raisons petit à petit et gardent souvent leur organe de propagande (journal, tracts, etc.) indépendant. Quand on voit la liste impressionnante des groupes à cette époque et leur antagonisme, on réalise l'ampleur de la tache de Jean Moulin.

(11) Ma grand mère, Marie, disait souvent que les résistants leur faisaient fréquemment plus peur que l'armée régulière allemande basée à Vierzon et dont nombre de soldats ne songeaient qu'à rentrer chez eux. Elle parlait des bandes se disant résistants qui sous ce couvert tentaient quelques extorsions (voir alinéa 14).

(12) Ausweis : Laisser passer



AUSWEIS
FUR DEN KLEINEN GRENZVERKEHR
AN DER DEMARKATIONSLINIE

CARTE FRONTALIÈRE
pour la circulation de part et d'autre de la ligne de démarcation

Nr 5365
N°

Grenzübergang nur bei: VIERZON-BOURGNEUF
Point de passage obligatoire de la frontière

Zweck des Grenzübertritts: Gartenbau
Motif du passage de la frontière

Name: VARANNES Vorname: ARMAND
Nom Prénoms

Geburtstag: 7. 8. 1896 Geburtsort: Saint Hilaire
Date de naissance Lieu de naissance

Wohnort: VIERZON Département: Cher
Domicile

Beruf: Eisenbahnbeamt Staatsangehörigkeit: Französ.
Profession Nationalité

Dieser Ausweis ist nicht übertragbar.
Cette carte est strictement personnelle

Gültig bis 21 FEV 1943
Valable jusqu'au

Ort: VIERZON Datum: 21 OCT 1942
Date

Kreiskommandantur

Unterschrift der ausstellenden Stelle
Signature de l'autorité qui délivre la carte

Dienstgrad
Grade

Dienstsiegel
Cachet du service

PERSONALANGABEN
SIGNALEMENT

Grösse: 1m 73
Taille

Gestalt: schlank
Corpulence

Gesichtsform: oval
Visage

Farbe der Augen: braun
Yeux

Haarfarbe: dunkel
Cheveux

Besondere Kennzeichen: keine
Signes particuliers

Verlängert bis 9 MAI 1943
Vierzon, den 19 FEV 1943

Unterschrift des Inhabers
Signature du titulaire

(13) Monsieur Loyauté, dont on dispose de peu de détails s'avéra bien résistant. Il habitait tout près de chez les Varannes (rue Fournier). Le 10 février 1943, soit 8 jours avant le décès d'Armand, Pierre Brossolette, envoyé spécial du Général de

Gaulle pour la zone Nord, ne put repartir avec son avion suite à un problème technique. Les textes stipulent qu'il passa la ligne de démarcation (Officiellement obsolète suite à l'envahissement de la zone sud en novembre 42, elle resta en fait active jusqu'en avril 43) à Vierzon à l'aide d'un cheminot du nom de Loyauté. Rien ne prouve bien sur que des lettres compromettantes soient passées par le landau de ma mère mais le rapprochement était tentant et pas impossible non plus.

(14) On pourrait penser que les Vierzonnais ont la mémoire courte concernant les années de l'alliance Russo/Germanique mais en fait pas tout à fait. Dans l'anarchie et la désinformation de l'époque, il y a de nombreux groupes indépendants de résistance mais parmi eux se glissent aussi des bandes de "sacs et de cordes" qui profitent de l'histoire pour faire leurs propres affaires (on pourrait comparer cela aux attentats corses qui sont systématiquement attribués aux mouvements alors que la majorité sont des règlements de comptes personnels) Le parti communiste étant une entité très importante dans la France d'avant Guerre (et notamment dans le centre), il met à profit son organisation pour créer d'important réseaux de résistance. Voila pourquoi il symbolise pour beaucoup une part importante de la vraie résistance à juste raison et quelles que soient ses motivations initiales car sans lui, nul doute que l'efficacité aurait été gravement amoindrie. C'est à l'origine de toutes les municipalités dites "rouges" de l'après guerre et pendant longtemps dans un milieu, qui plus est tout comme le Nord, très prolétarien.

*

Enfin, le principal restait tout de même de faire vivre la famille. Avec la mère de Marie, Joséphine Alexandrine Perru, Armand avait six bouches à nourrir à la maison. Alors les grandes idées garantissaient plus de problèmes que de pain sur la table. Les tickets et cartes de rationnement touchaient déjà tous les produits quel que soit leur niveau d'utilité. Le pain, le vin, le tabac, la lessive et même les rutabagas ou le foin pour les bêtes étaient strictement réglementés et attribués au moyen d'un classement alphabétique en fonction des besoins énergétiques minima selon votre sexe, votre âge ou encore votre emploi(15). Les Varannes comme les Perru n'avaient pas été élevés dans la soie et leur habitude d'une condition modeste se révélait une chance face au manque. Ils se satisfaisaient de peu et n'étaient en définitive pas si mal lotis. Le systeme "D" faisait apparaître ses adeptes comme nantis d'une meilleure aptitude à vivre décemment, et en cela Marie était plaisante épouse.

Elle confectionnait les vêtements, échangeait son art contre le tissu, n'avait pas son pareil pour faire un tout d'un rien ou ressusciter une paire de godillots usés à la corde. Elle trouvait toujours une filière de marché noir au meilleur prix et sa cuisine était si fine que le navet se donnait des saveurs de pomme de terre.

La guerre ne durerait pas éternellement. Il devenait clair qu'un tournant décisif s'amorçait en défaveur des troupes allemandes. La puissance américaine avec son industrie bien à l'abri outre atlantique se battait maintenant clairement aux cotés du Général exilé. La radio anglaise jurait d’un débarquement chaque jour reporté tandis que celle de Vichy vantait les mérites d'une autre France à capitale algérienne. Trop de fronts pour les forces de l'axe(16), la machine

s'emballait ! A l'est, les camarades travailleurs, fils de Lénine, coutaient cher en hommes et en matériel au 3ème Reich. Malgré des pertes effrayantes, ils avaient bouté l'adversaire hors d'une ville affublée du nom de leur actuel dictateur: Stalingrad(17). A l'ouest on fabriquait les moyens de se mesurer aux chars de Rommel dans les sables du proche Orient.

Armand pouvait aisément en juger. Il se passait enfin quelque chose... L'aigle pliait ! L'opinion nationale aussi changeait de camp. Les Allemands avaient soudain besoin urgent de main d'œuvre et ils avaient à cet effet instauré le S.T.O qui réquisitionnait les travailleurs pour les envoyer dans leurs usines d'armement en Germanie(18). La colère grondait de voir ces fils survivants soudain embrigadés si loin et les mécontents se déclaraient plus ouvertement. En tant que cheminot, la position devenait délicate. Les trains étaient des cibles privilégiées tant pour l'aviation alliée que pour la résistance. Certains collègues n'hésitaient plus à prendre part active dans des sabotages pour enrailler la logistique ennemie. Les directives étaient claires. Le travail obligatoire pouvait toucher les hommes de 18 à 50 ans tout comme les femmes de 21 à 35. Le gouvernement du Maréchal Pétain, de par la perte de la zone sud, (19) n'avait maintenant plus aucune légitimité mais il allait devenir franchement impopulaire avec le décret de Laval, passé fin 42(20), qui cautionnait cette ignominie. Sa police collaborationniste et maitresse de la désinformation ne suffirait plus à tromper les Français bien longtemps.

Armand espérait de par son emploi, réussir à passer au travers de la rafle, puisque à seule fin d'éviter de perdre son personnel qualifié, la compagnie embauchait des remplaçants qui fourniraient, à peine entrés, le quota obligatoire à la conscription(21). Il brisa quelques briques de charbon aggloméré pour relancer son foyer en songeant

que la côte de Villefranche arrivant, il était temps d'arrêter de rêver pour gaver la gourmande. La fin de journée s'annonçait tranquille. Il ne lui restait qu'une tonne de combustible à enfourner pour arriver à Tours... un détail... Il terminait son 9éme jour de travail et donc, dès le lendemain, il savourerait ses 36 heures de repos bien méritées avant que "l'éveilleur"(22) ne lui fournisse sa prochaine rotation...

***

A 9000 pieds d'altitude, le vacarme était là aussi assourdissant malgré le casque de cuir supposé vous isoler du froid et du bruit. Les deux monstrueux moteurs "V12 Merlin", fabriqués sous licence Rolls-Royce aux Etats-Unis propulsaient le terrible Mosquito(23), construit par les entreprises De-Havilland, à près de 450km/h en croisière. La vibration engendrée par la cylindrée et les échappements libres, en limite de résonnance, se ressentait au plus profond des os des pilotes de la R.A.F. Malgré sa structure « toute en bois », tant décriée à sa sortie, cette arme était redoutable d'efficacité. Sa légèreté, alliée à sa surpuissante motorisation, lui conférait une vitesse supérieure même aux chasseurs ennemis, ce qui était une grande première pour un bombardier. Il représentait l'essence même de la nouvelle orientation du "Bomber Command" anglais en matière de bombardement de précision. Les résultats des missions attribuées aux forteresses volantes et autres appareils à grosse capacité d'emport s'étaient révélés très décevants. Les "Ricains" aussi s'y étaient essayés sans plus de succès. On perdait énormément d'avions de par les défenses anti-aériennes à l'aller et autant par les chasseurs sur le retour. Par définition, un bombardement se devait lent pour être

précis mais à très haute altitude pour échapper à la F.L.A.K(24). En fait, on labourait les villes et ratait fréquemment les objectifs(25). Avec le Mosquito, la donne changeait radicalement. Son chargement était dérisoire mais il lâchait en piqué à basse altitude et obtenait de biens meilleurs résultats. Son équipage réduit limitait les pertes. Son forfait accompli, il rentrait "pleins gaz" sur l'Angleterre à plus de 600 kilomètres à l'heure, laissant la chasse loin derrière. En ce début 43, seules deux escadrilles basées à Marham, au sud-est de la grande île, en étaient équipées. C'est de cet aérodrome qu'avaient décollé les 26 appareils, tous pratiquement neufs qui survolaient la manche, par un ciel dégagé, en direction des côtes de l'hexagone.

William.W. Blessing(26), le Lieutenant en charge du groupe était fatigué. Trop de missions. Trop d'avoir failli "aller au tas". Trop de morts sous ses lâchés et surtout trop de compagnons jamais rentrés. A trente ans il faisait déjà figure de vétéran. Il volait habituellement avec la 105, l'escadrille des "moustachus" comme on disait dans le jargon. Celle là même dont six avions s'étaient risqués en terre hostile le 30 janvier de cette année pour aller bombarder Berlin, obligeant le gros Goering à interrompre dans la rage un pompeux discours. Entre les exploits du genre, il y avait aussi les missions de routine comme celle qu'on lui avait attribuée ce 18 février là, à la tête de la 139ème escadrille. Beaucoup d'appareils mais des pilotes de plus en plus jeunes et peu expérimentés ou ne tremblant pas encore assez pour prendre pleine conscience du risque encouru. On rêvait toujours de ramener toute la section et se retrouvait à chercher les mots devant une feuille blanche pour apaiser des familles endeuillées.
« Sale boulot ! Saleté de guerre ! Salopard d'Hitler !»

En attendant mieux, on allait encore attaquer le réseau ferroviaire français pour freiner l'ennemi, tout en sachant qu'il ne lui faudrait guère plus de trois ou quatre jours pour rétablir les lignes et être à nouveau pleinement opérationnel. « Bah ! Ça entrainerait tout de même les nouveaux affectés à voler à peu près droit.» pensait William en observant la nuée de tueurs dont il avait la responsabilité. Ils étaient vaillants tous ces gamins. Certains avaient à peine vingt ans et leur hargne à "casser du boche" donnait envie de croire à une victoire inéluctable...

Dans quinze minutes la "D.C.A allemande" commencerait à chanter sur les côtes bretonnes et quoiqu'à cette vitesse et à l'altitude prévue, le risque soit moindre, quelques uns mouilleraient leurs braies. Au « debriefing » du soir, s'ils avaient la chance de tous rentrer, on ferait la fête pour exorciser cette sacrée trouille dont personne ne parle. On raconterait ses exploits et se vanterait un peu mais lui, l'ancien, savait très bien que dans leurs yeux il verrait tout autre chose que du courage. Il y trouverait les traces d'une journée les ayant vieillis prématurément... le regard de rescapés partit mômes et revenus hommes... Tout ce qui fait la différence entre mourir bêtement en héros et être capable de vivre encore un peu pour mener à bien une nouvelle mission. Les rangs étaient peu serrés, certains avions même franchement à la traine mais ça n'avait rien d'anormal. C'étaient souvent les porteurs de "la grosse" handicapés par le surpoids. Les Mosquitos étaient pour la plupart équipés de quatre bombes de deux cent cinquante kilos chacune très adaptées pour les destructions légères mais nombreuses, comme dans le cas du rail. La cible étant pour une fois parfaitement identifiée, le commandement exigeait des frappes supplémentaires plus importantes sur les

bâtiments. Une dizaine de machines étaient donc munies d'une seule et unique charge, une bombe de mille huit cent kilos qu'on surnommait "Big mama". William songea qu'il devrait néanmoins faire quelques mises au point avec certains pilotes et navigateurs dès l'atterrissage. Notamment Budden et Morris qui en prenaient à leur aise avec le règlement. Ils avaient signalé des "problèmes moteur" juste après le décollage et devant son ordre de rentrer de suite, déclarèrent aussitôt avoir réglé la question. Ceci allait à l'encontre de toutes les règles les plus élémentaires. Leur appareil se tenait étrangement à l'écart de la formation et paraissait instable. Le silence radio étant de rigueur, William ne pouvait obtenir plus d'informations mais ces deux là ne perdaient rien pour attendre.

Les 1680 chevaux de ses propres Merlins ronronnaient comme une paire de chats repus. La météo serait clémente et les Messerschmitt 109 à croix gammées semblaient étrangement absents au-dessus du "Channel".

Il avait surement grand tort de s'inquiéter...

*

(15) Vrai ! Et ils furent instaurés de fin 1941 jusqu'en 1949 soit bien après la fin de la guerre tant le pays était dévasté.



(16) Forces de l'A.X.E : Alliance Italie(Mussolini)/ Allemagne(Hitler) /Japon(Hirohito). Début 43 avec Stalingrad (voir alinéa 17) sonne l'heure du début de la défaite allemande. Les alliés gagnent un peu partout et le Reich ne fera plus dès lors que tenter de freiner sa chute.
(17) Capitulation de l'armée allemande à Stalingrad le 2 février 1943. Armand à certainement dut en entendre parler par les Communistes. Il est donc normal qu'il sente qu'un important tournant s'annonce dans la guerre. Staline se révèlera un dictateur d'une effroyable envergure. L'histoire lui attribue environ 20 millions de morts au long de son règne mais en 1943 en France et pendant longtemps après, peu d'infos circuleront sur le sujet.
(18) Vrai. Le pays mourrait de faim et l'on promettait de bien meilleures conditions de vie aux volontaires ou non pour le S.T.O (service du travail obligatoire) En fait ils furent envoyés par milliers dans des camps de travail aux conditions proches des camps de concentration contrairement aux volontaires d'avant la rafle qui échangeaient leur travail en Allemagne contre la libération d'un prisonnier de guerre français. Chaque compagnie devait fournir un quota de travailleurs.
(19) Novembre 1942, mais la frontière ne sera réellement supprimée physiquement que courant 43. Le gouvernement de Vichy devenu fantoche reste néanmoins actif aux cotés des Nazis au niveau propagande et maintien de l'ordre public et participe activement aux déportations. On peut tout de même dire que les masques tombent pour une grande partie de la population qui se rend compte de la nature fasciste de Laval et ses sbires. Le rôle du Maréchal vieillissant est moins clair (il mourra en détention à l'ile d'Yeu en 52).
(20) Le décret de Laval (Ce ministre fut exécuté en 45 par les alliés)

fin 42 cautionne les déportations du S.T.O pour effort de guerre. Il ne fait aucun doute qu'il en connaissait le résultat.

(21) Vrai ! Mais là, difficile de dire si les dirigeants de la SNCF savaient ce qui allait arriver aux travailleurs embauchés dans l'urgence. Sans doute songeaient-ils avant tout à faire tourner l'entreprise et n'avaient pas l'info de ce qui se passait en Allemagne.

(22) L'éveilleur: On remettait des jetons aux roulants et l'éveilleur passait leur communiquer leurs prochaines missions. Il récupérait les jetons comme preuve que la commission avait été faite. Le cycle de travail était bien de 9 jours pour 36 heures de repos.

(23) Mosquito:



(24) F.L.A.K : Dispositif de défense anti-aérienne Allemande. Equivalent de la D.C.A anglaise.

(25) Vrai. Selon une analyse du « Bomber Command » anglais les bombardements ciblés et notamment sur les ouvrages d'art étaient un désastre d'inefficacité. Seuls les arrosages lourds de zones entières donnaient des résultats. Les films montrant des cibles précises détruites par des bombardiers ou des chasseurs semblent en grande

partie propagande d'après guerre.
(26) William.W. Blessing, en charge ce jour là de l'escadrille s'écrasa quelques mois plus tard sur la piste de Marham à l'atterrissage. Les archives anglaises stipulent qu'il se brisa le dos dans l'accident mais pas s'il en mourut ou resta paralysé.

*

***

Fernand jubilait à la lecture de l'indicateur de vitesse "Flaman"(27). - 60Km/h et il nous reste encore de la marge de pression ! Vain dieu, comme disent les Berrichons. Si on continu comme ça, pour sûr qu'on va "faire l'heure", lança-il en regardant à nouveau son oignon d'argent. Chapeau Varannes ! Fais gaffe quand même qu'on ne nous mette pas à l'amende pour avoir trop mangé de charbon.

La ligne n'avait aucun secret pour Armand. Il en connaissait la moindre déclivité et calquait son effort en fonction .

- Vous inquiétez pas m'sieur Redon ! Cette vapeur là, je l'ai vu arriver à la compagnie juste avant vous en 1938. Pensez si j'ai fait des kilomètres avec celle-ci ! Laissez-moi la bourrer encore un peu pour le faux plat et après j'vous parie ma casquette que je gagne cinq kilomètres/heure de plus.

L'état du galurin ne donna guère envie au machiniste de souscrire à la proposition. Fernand Célestin appréciait l'exploit en regardant son chauffeur œuvrer frénétiquement pour gaver son gueulard avant de pousser une fois de plus le lourd panneau de fonte d'un revers de pelle et de basculer le taquet de verrouillage. La chaudière fumait claire, signe qu'elle ne peinait pas. Armand était un as qu'il regretterait lorsque dans deux où trois mois il passerait à son tour du coté gauche. 65 km/h avec une 141 de ce type, trainant presque trois cent tonnes, était plus qu'honorable sur cette ligne accidentée. Fernand se sentait un peu gêné de s'entendre donner du "vous" par cet homme sympathique de huit ans son ainé avec qui il faisait équipe depuis près de onze mois.

On ne plaisantait pas avec le respect dû à la profession dans le Centre. Ses collègues l'auraient mis à l'index. Ceux qui avaient "fait école" tenaient à garder leurs distances avec leurs subordonnés. Cela

le changeait singulièrement de son Aveyron natal où tout le monde se tutoyait et s'appelait par le prénom. Ce pays là était froid et dur à l'image des relations avec la hiérarchie mais les gars comptaient peu leurs heures et rendaient hardiment à l'ouvrage. Il avait cru décrocher la lune en étant embauché à la SNCF dans l'espoir qu'avec une compagnie nationale, la mutation vers le Sud ne tarderait pas. Hélas la guerre s'en était mêlée et il se retrouvait du mauvais coté de la frontière, sans doute pour longtemps.

Les signaux sonores, commandés pneumatiquement au passage de la motrice et appelés "Crocodiles", annonçaient régulièrement l'approche des panneaux de signalisation. Tous étaient vert en une chance insolente et inhabituelle cet après midi là. Les petites stations, sans arrêts programmés, s'égrenaient comme à regret du temps qui passe trop vite lorsque l'on prend plaisir à son travail. Selles sur Cher ; Saint-Aignan ; Montrichard ; Bléré ; autant de noms engourdis par l'hiver qui s'éveillaient d'un coup au staccato bruyant du long serpent rouge à tête sombre. A la fin du voyage, il se retrouverait, tout comme son chauffeur, noir comme les Corons des mines du nord mais au moins on voyait du pays. Il avait assurément le plus beau métier du monde. Armand, quant à lui, n'avait plus guère le temps de réfléchir. Il consommait trop d'énergie à garder le rendement pour pouvoir encore bailler aux corneilles. On arrivait au terminus où il pourrait se reposer un peu mais la journée était loin d'être finie. L'équipage s’était d'un commun accord marqué sur la liste pour un retour rapide. L'avantage avec les trains de marchandises était que les horaires s'adaptaient sans prendre garde à la ponctualité nécessaire aux voyageurs. Si les "teutons" ne perdaient pas trop de temps en vérification du fret, ils seraient chez eux tôt dans la nuit en repartant dès le chargement bouclé...

***

- Bravo leader à bravo 7! Shit ! Que fais tu donc, Budden ? Tu voles comme un ivrogne!

- Bravo 7 à Bravo leader. Désolé William ! J'ai de nouveau des fluctuations des paramètres du moteur 2 qui secouent un peu et avec "big Mama" sous le ventre, je préfère me tenir à l'écart mais je reste dans la course... Ça ira !

- Ça vaudrait mieux pour toi, mon vieux. Reste douze minutes avant l'objectif, alors j'ai pas le temps de te langer, baby ! Si tu as le moindre doute, décroche !

- Et rater la fête ? Don't worry, on maitrise !

Toujours pareil avec ces gars là, pensa William. Trop fiers, peur d'être traités de dégonflés. C'était comme cela que les accidents arrivaient mais le sort en était jeté et la radio de nouveau utilisable seulement pour la coordination. Le boulot serait fait avant que la chasse ne puisse prendre l'air pour les intercepter. Le vol s'était passé sans incident et les pilotes plutôt bien comportés. Ils arrivaient à très basse altitude et devaient ainsi profiter de la confusion dans le repérage allemand. Ils fondraient comme des rapaces sur leurs proies en deux vagues successives. Les ordres étaient simples: Lâchez-tout et filez sans vérification. Les résultats seraient donnés par les espions au sol. Un avion du dernier groupe était équipé d'appareils photos(28) se déclenchant automatiquement au largage mais on était jamais sur de récupérer les clichés car le dispositif anti-aérien, réveillé par les premiers attaquants, menait vie dure sur la fin du peloton. L'heure n'était plus aux atermoiements sur les possibles dommages collatéraux civils. William avait une mission à remplir.

C'était son job et il devait le faire sans état d'âme. Pour être passé trois jours auparavant avec la dernière mission, il connaissait bien sa cible. Ils allaient jeter leur fardeau sur les ateliers et entrepôts de la gare de Tours et il lui importait peu de savoir ce qu'on y recelait. Les mécréants d'en bas croyaient probablement s'en être tirés à bon compte du bombardement du 15 février. C'était un leurre préparant plus consistant.
- Bravo leader à tous les Bravos: En formation de combat ! Good luck boys…

***

- Quel bordel !!! Nom de nom regarde moi cette mélasse, Armand ! Ah ! Elle est belle l'organisation Germanique ! Parlons-en ! Il va nous falloir au moins deux heures pour accéder au quai, s'exaspérait le mécanicien.

Les trains en attente étaient nombreux. Certains attelages, dépourvus de motrices, semblaient oubliés depuis un certain temps. Les galettes blanches des casquettes des chefs de services s'énervaient en tentant d'orchestrer l'anarchie générale dans l'ombre grandissante du crépuscule agonisant.
- Je m'en doutais m'sieur Redon. Quand on nous a annoncé que le dépôt avait été bombardé, il fallait bien s'attendre à des difficultés de ce genre. Regardez ! Des voies sont condamnées ou en réparation alors forcement ça coince sur le réseau restant. Z'ont pas l'air d'avoir trop pris quand même. Excepté peut-être les ateliers sur notre droite ?
- C'était bien la peine de faire vapeur pour se retrouver à la queue. Peste et rage! Nous voilà sur le sable. Tiens, largues en donc un peu,

justement, du sable. Qu'on avance à peine pour aller se coller derrière "la poste". Ce sera toujours ça de pris !

Armand ouvrit la vanne laissant s'écouler la silice en réserve juste devant les roues motrices pour leur éviter de « s'essuyer les pieds » au démarrage. Il s'assura à nouveau du maintien de sa pression et rajouta quelques briques noires pour entretenir son feu. Fernand actionna le régulateur durant quelques secondes puis le referma lentement tandis que le lourd convoi s'ébranlait en un soupir vaporeux teinté du frottement métallique des roues de fer accrochant avec peine les rails glissants. Cent mètres furent ainsi effectués lentement avant que la bête noire n'exhale un lourd chuintement fatigué au serrage des freins.

- Bien ! On en a pour un moment ! décréta Fernand. Sors donc le casse croute. Qu'on s'occupe un peu ! Ta douce t'a t'elle gâté au moins?

- Du pain et du navet bouilli ! Quoi d'autre par les temps qui courent et le rationnement ? Les "boches" ont les patates et nous mangeons comme les bêtes avant guerre. C'est t'y pas malheureux, m'sieur Redon ! Rien que ça vous donne envie des foutre dehors. J'vous jure !

- Ah! Ah! Ah! T'as raison mon vieux mais il y a pire : De Gaulle bouffe anglais. Y doit pas être à la fête non plus ! C'est infect chez les "rosbifs". Remarque, le Maréchal est surement mieux loti et pis, il peut toujours se goinfrer le sieur Laval. Celui là est gras comme un cochon et ça s'rait un acte d'utilité publique.

- Pour ce que j'en sais, « mordu du chien ou mordu de la chienne », t'es toujours mordu. C'est toujours les mêmes qui dérouillent. Les princes en galons nous expédient des mesures de rétorsion d'un coté comme de l'autre et en attendant le pays crève de faim et de froid et

se bat pour quelques navets.

- Ouaip ! Mais pour un gars comme moi, du pays des canards enrobés, le navet, c'est vachement fade. Tiens ! Amène ton godet, mon vieux sénégalais et garde ton sourire ! J'ai prévu une bouteille de chez moi pour trinquer à ceux qui trinquent. C'est de la piquette qui fait des trous, mais à la guerre comme à la guerre. Et tes gamins ? Ça marche l'école ? Parce que c'est important l'école et puis c'est au moins un truc que les "Chleux" n'ont pas trop touché.

- Les miens sont encore jeunes mais Robert s'y tient. C'est un beau gars bien costaud. Marie le verrait bien en apprentissage très bientôt, mais je veille m'sieur Redon. Pas question de se faire exploiter comme ouvrier. Les temps ont changé et je suis bien placé pour savoir que vous avez raison. Le salut est au tableau noir et pas à la pelle comme son père. Ce sera pareil pour les filles. Cochon qui s'en dédit ! Avec les mariages on ne sait jamais ce que l'avenir leur promet, mais je leur donnerais l'éducation et tant pis si je passe plus tard pour le seul bourricot de la famille.

- Y'a pas de honte, Armand, à vouloir que ses enfants fassent mieux que leurs ainés.

- La cadette est très fine et a déjà un sacré caractère. Ça frictionne souvent avec la mère mais elle est courageuse et je ne m'en fais pas pour elle.

- Et ta dernière ?

- Elle est ma joie lorsque je rentre. Elle commence à marcher hardiment et a toujours ce sourire mutin qui me rappelle Marie lorsque je l'ai rencontrée. Avec la guerre, celle-ci ne rit plus très souvent. La petite sera espiègle et puis elle est déjà rebelle. C'est bien normal avec pareil prénom.

- Ah! Ça, on peut dire qu'il y en a des Françoise depuis 1940. On ne

pouvait pas les nommer "Françaises" car c'était défier ouvertement l'occupant alors on s'est rabattu sur l'autorisé. Ce qui en soit revient au même puisque c'est l'exacte traduction en vieux français.

- Et chez vous, m'sieur Redon ?

- Arrête un peu de me donner du vous et du monsieur ou au moins appelle-moi Fernand, mais évite de rajouter Célestin... ça fait vieux. Je comptais envoyer mon fils et ma femme rejoindre mes parents en zone libre. Avec les évènements, je ne suis plus trop sûr que ce soit une bonne idée. Tiens ! Charge un peu la « goule » de la dévoreuse. Y'a la galette qui fait des signes que ça bouge devant. Non, attends ! C'est quoi ce bruit ? T'entends rien ?

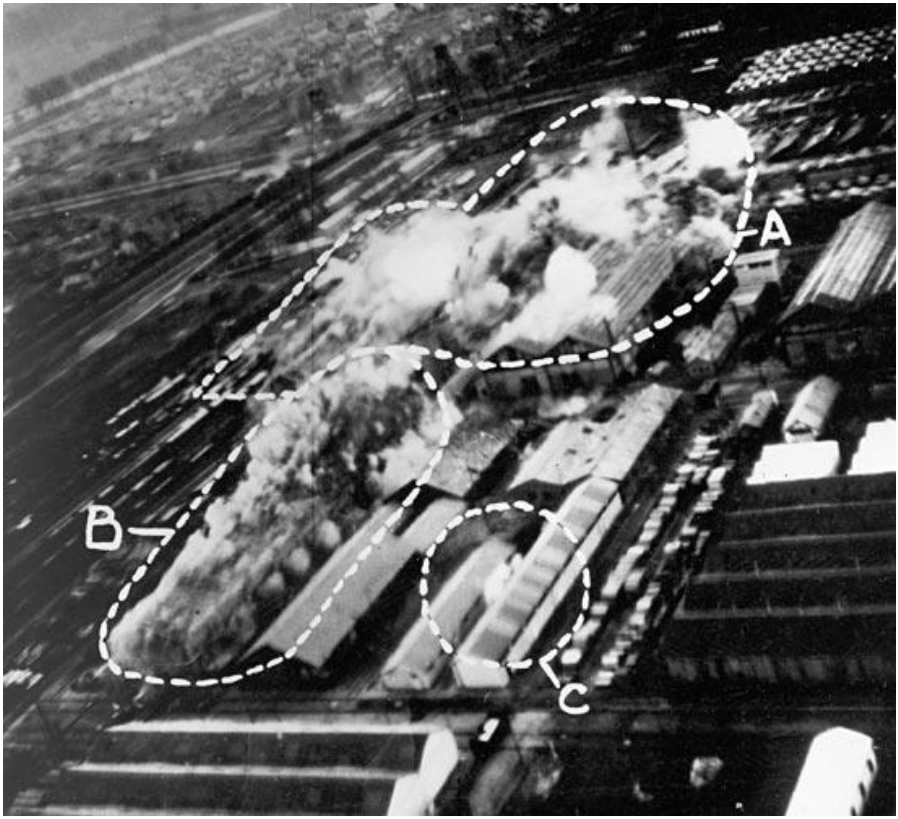
- Bon Dieu! C'est la sirène d'alerte anti-aérienne !

- Ô merdaille ! Lâche tout, Armand, lâche tout ! Y fait jamais bon rester dans un train lorsque ça sulfate...

*

(27) Nom du type de l'indicateur de vitesse des locomotives

(28) Cette photo fut prise par les appareils qui menaient l'attaque le 18 Février 1943 sur les installations ferroviaires de Tours. C'est donc l'instant T où se situe la suite de ce récit, le moment où les bombes explosent. Issue des archives de la R.A.F, les pointillés ont été rajoutés par les analystes pour donner une idée des cibles touchées. On voit clairement les chapelets de trains sur la gauche.


A
B
C

*

Accroché au garde fou, Fernand glissa le haut du corps dans l'espace étroit entre le « tender » et la cabine pour se pencher à l'extérieur. Il fut aussitôt frappé par l'excitation générale. On eut dit une ruche prise de soudaine folie. Paniquée, la plèbe évacuait le rail et ses dépendances. On se pressait vers les sorties donnant sur les routes environnantes. Quelques personnes, au souvenir trop présent du dernier passage des bombardiers, enjambaient sans hésiter les barrières blanches de confinement pour gagner quelques précieuses secondes. Il était déjà tard pour les deux hommes. Trop tard, jugea le mécanicien. Par habitude, son regard fut immédiatement attiré par un refuge tout proche délaissé des fuyards car du mauvais coté de la voie et totalement à l'opposé des bâtiments.

- Là ! L'abri anti-aérien ! Tirons-nous Varannes !

Aussitôt dit, il sauta hors de la machine trébuchant sur le mâchefer à la réception. Il se releva d'un bond sans prendre garde aux écorchures couronnant ses genoux meurtris et se mit à courir droit devant. Tout à son salut, il jeta un œil en arrière et fut surpris de ne trouver son compagnon à ses

basques. Celui-ci, en admettant qu'il soit descendu à l'opposé, aurait du être en vue. Fernand supposa quelques difficultés imprévues et décida de prendre le risque de retourner à la locomotive en scrutant inquiet le ciel menaçant. Armand, debout à l'entrée du « tender » chargeait furieusement le foyer comme si sa vie en dépendait.

- Qu'est que tu fous ??? Laisse tomber, t'ai-je dis !!!

- Faut que j'assure mon feu, dès fois que ça dure. Sinon on va tout perdre !

- Nom de Dieu de nom de Dieu !!! Arrête ça de suite ! On s'en fout de la ferraille. Mieux vaut rentrer entiers qu'à l'heure.

Il était hors de question de tergiverser en pareille circonstance aussi tenta t'il de forcer son chauffeur en l'agrippant par une jambière de pantalon passant à sa porté. Un vrombissement gronda au-dessus d'eux. Les avions étaient là, dissimulés dans la nuit naissante. Il tira si fort sur la pièce d'étoffe que son collègue perdit l'équilibre et bascula lourdement sur le flanc à même le sol crasseux.

La première bombe tomba très loin sur le dépôt sonnant comme un terrifiant avertissement qui décida Armand à se soumettre à l'injonction. La sirène hurlait maintenant à leur en déchirer les tympans. Les moteurs des mosquitos paraissaient frôler le surrégime en fin de l'interminable piqué. Le fracas des charges faisait trembler la terre et les rails. L'apocalypse rattrapait soudain les deux hommes qui galopaient côte à côte vers le minuscule abri. Sur leur droite, une « 131 du PO » sembla tenter elle aussi l'envol pour retomber sur son premier wagon en un crépitement de braises mélangées à l'eau des réserves. Les yeux embués par l'effort, la tête rentrée dans les épaules, illusoire protection contre une pluie de mort, l'ouverture salvatrice paraissait bien loin. Elle arriva pourtant si vite qu'Armand sentit brusquement le sol se dérober sous ses pas et sa nouvelle chute lui fit descendre les marches sur le dos. Il fut tout surpris de se retrouver à couvert. Les jambes flageolantes, il se fendit néanmoins d'un léger signe de tête à l'homme qui, comme eux, avait choisit l'endroit pour se réfugier. Celui-ci s'effaça un instant pour les laisser passer et poussa aussitôt le lourd battant de bois les isolant du danger. Sans un regard pour ses nouveaux compagnons, il appuya son front contre le chambranle, laissant chavirer sa casquette et se perdit dans de lourds sanglots.

Armand relâcha enfin sa respiration... Sauvés ! Fernand Célestin Redon s'était adossé au mur du fond, tout près de la minuscule armoire rustique contenant les équipements anti-gaz, seul mobilier dans l'espace exigu. Il gardait les yeux clos sans dire un mot. Dans la lumière blafarde et chevrotante de la minuscule lampe on eut dit qu'il priait. Armand regarda hébété sa main droite trembler sans parvenir à la maitriser. Chaque nouvelle explosion ébranlait les murs et laissait passer entre les mauvais joints des planches du plafond un filet de poussière sèche qui envahissait la pièce(29). Un mètre de béton et de terre tassée au-dessus de la construction garantissait leur protection(30). La S.N.C.F avait, dès 1938, clairsemé les abords de son réseau de ce type d'abri bien connu des employés. Le fracas extérieur les terrorisait mais ils se pensaient en sécurité...

***

William. W. Blessing pestait contre le commandement. Certains pilotes étaient décidément trop peu aguerris pour faire partie de ce genre de mission. Après avoir mené la première vague, il avait repris de l'altitude pour se donner une vue d'ensemble de l'efficacité du groupe suivant. C'était brouillon. Les ogives n'avaient atteint leur but destructeur que grâce au nombre élevé d'appareils engagés. Les arrondis à la ressource étaient souvent mal calculés. Certains lâchaient trop haut ratant leur cible de très loin. D'autres assuraient leur tâche au raz des marguerites, risquant l'accident en croyant bien faire. Il faudrait décidément encore de nombreuses heures d'entrainement pour rattraper la coordination de la 105 eme. Fort heureusement, les défenses se révélaient d'une faiblesse surprenante pour une gare de cette importance et les quelques traçantes de

mitrailleuses avaient peu de chance de causer grand mal aux avions. Il était 18h30 et l'assaut n'avait guère duré plus de dix minutes. Tous ses appareils, délestés de leurs macabres charges, seraient dès lors plus légers pour affronter, si besoin, l'aviation allemande sur le chemin de l'Angleterre. Budden et Morris s'étaient fait une grosse frayeur qui leur apprendrait à faire meilleur cas des consignes. Le moteur 2 avait fini par givrer se coupant dans l'instant. C'était la panne que redoutait tout pilote. Ils s'étaient délestés de leur "Big Mama" dans l'urgence et pas beaucoup plus mal qu'une bonne partie de leurs frères d'armes, afin de se maintenir en l'air en poussant le régime du second Merlin. Ils se traineraient pour rentrer et il était hors de question des attendre au risque de mettre en danger toute l'escadrille(31). C'était la règle et William n'était pas homme à y déroger. La nuit leur donnerait une chance supplémentaire…

***

La sirène d'alarme s'était tue laissant place à celles des pompiers qui tentaient de circonscrire les nombreux incendies. Hagards, les employés réapparaissaient méfiants pour constater la destruction de leur outil de travail. Les rails semblaient par endroits tordus et noués comme sous l'action d'une puissante main d'un géant à l'esprit dérangé. Des bâtiments du fret et de l'entretien ne restait qu'une structure squelettique dévorée par les flammes. Cette fois ci, les Anglais avaient mis le paquet.

Michel Legrand(32), chef de service récemment nommé, en avait perdu sa galette blanche indiquant son rang, dans sa course éperdue l'éloignant du cataclysme. Il errait, tête nue, sur un quai 4 si

déchiqueté qu'il en éprouvait des difficultés à le reconnaitre. Ses garçons paraissaient tous saufs. Ils attendaient, l'air désolé, d'hypothétiques ordres pour occuper leurs sombres pensées. Ils réfléchissaient sans doute, sur leur chance d'être encore là pour s'échiner. Michel ne savait plus par quel bout commencer. Des convois complets étaient couchés, d'autres avaient simplement déraillés. Le pont tournant et la rotonde, organes vitaux du triage, paraissaient inutilisables. Le matériel lourd devait avoir été détruit avec les ateliers et il faudrait en faire venir des terminaux les plus proches. Au milieu de tout ce capharnaüm, la dernière locomotive, juste après le fourgon postal éventré, semblait étrangement intacte. Elle fumait tranquillement, témoin inconscient et non concerné du spectacle dantesque de ses homologues agonisants.

Les Allemands réagissaient pour sauver la face. Ils rassemblaient des hordes de fantômes hallucinés en « bleu de chauffe » pour commencer le plus vite possible les réparations. Michel hésitait entre se réjouir de la mise en difficulté de leur belle organisation paralysant l'occupant ou pleurer sur des années de travail accompli avec courage, réduites à néant en un instant. Ses sens étaient brouillés et son oreille interne avait du être touchée tant il éprouvait de difficultés à garder l'équilibre. Les atteleurs remontaient le dragon rescapé et levaient un à un le pouce après chaque wagon inspecté, signifiant ce convoi encore opérationnel. Lorsque son assistant lui apprit que la voie donnait également satisfaction, il revint à la réalité et prit les choses en mains.

Le mieux était de tenter de la dégager en marche arrière jusqu'au prochain aiguillage… en admettant que la motrice réussisse l'exploit sans être obligé d'en faire venir une seconde en queue pour la

soulager. En passant la tête dans l'habitacle de commande, il retint une grimace de déception en le trouvant désespérément vide. Nulle trace des deux officiants en montant à bord.

« Trouvez-moi le mécano et son chauffeur ! aboya-t-il à la seconde. On va tenter de la reculer d'un seul tenant pour libérer la voie. La pente est favorable et nous y verrons plus clair après ! »

A peine l'ordre lancé, son regard s'attarda sur le cadran indiquant la pression. Sans être technicien, ses connaissances étaient plus que suffisantes pour comprendre l'affaire perdue. Zéro ! L'aiguille restait au plus bas malgré un feu copieux encore en activité qui frissonnait à l'entrebâillement du panneau de fonte abandonné tel que. En y réfléchissant, beaucoup trop de vapeur entourait la machine. Il redescendit par la gauche et dut se rendre à l'évidence. La chaudière était grêlée de nombreux éclats laissant échapper le souffle vital. La bête blessée ne bougerait pas.

Un jeune garçon en« bleu noir », sans doute un ramouniat(33), s'avança l'air gêné de se trouver en présence d'un grand chef. Il baissait les yeux, servile, en tortillant son béret froissé entre ses mains aux longs doigts nerveux.

- Qui y a t'il, Gamin ? Allons, parle ! Crois-tu que ce soit le moment de faire des simagrées ?

- Euh... Patron ? Je crois qu'on a un gros problème. Vous pouvez venir voir, s'il vous plait ?

Devant la solennité du presque enfant, Michel le suivit sans hésiter. Ils contournèrent un énorme cratère dont les dimensions l'étonnèrent. Il n'en avait encore jamais vu de tel. « Avec quoi avaient-ils donc bombardé ? » Il allait en falloir du remblai pour combler un tel gouffre. Perdu dans ses songes, il ne prit conscience qu'au dernier moment des quelques personnes qui s'affairaient à une vingtaine de

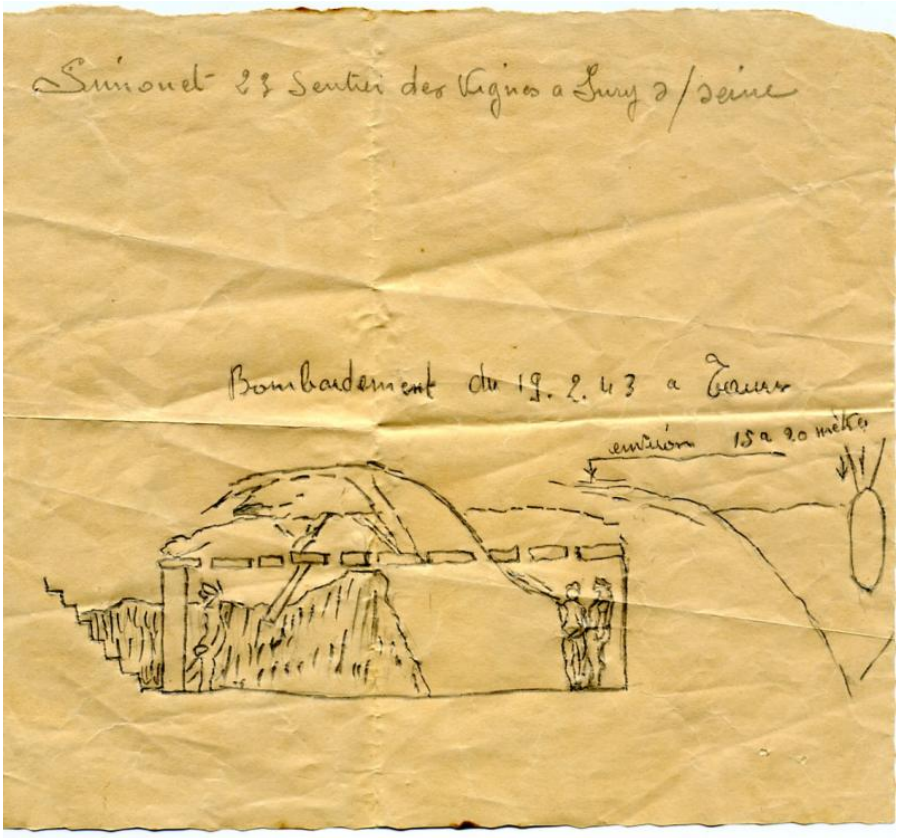
mètres du trou. Cet attroupement était inopportun alors que l'on avait besoin de tous les bras disponibles à de trop nombreux endroits. Ses souvenirs restaient embrumés et pourtant sur ce tertre, il manquait quelque chose… La mémoire lui revint en ralentissant le pas, laissant filer son guide. Il passait tous les jours devant le monticule de terre recouvrant le petit abri. Il était si bien intégré au paysage que nul n'y prêtait plus attention. La surface semblait avoir été nivelée, le rendant plat comme le fond d'une assiette. Les sauveteurs dégageaient l'accès encore présent un quart d'heure auparavant en s'éclairant de quelques rares bougies. Il vit les cheminots se passant respectueusement des corps endormis d'un sommeil trop lourd et renonça d'approcher la terrible scène. Une grosse montre pendait au bout de sa chaine d'argent de la poche d'une des victimes. Michel se signa par réflexe. Inutile de chercher plus avant les conducteurs manquants. Un mur de l'abri avait été soufflé par l'explosion, tout comme leurs vies, telles chandelles dans le vent.

Drame de guerre, songea l'homme en écrasant une larme de dépit sur sa joue amaigrit par les privations. Qui serait le suivant ? Lui, peut-être ? Il eut une brève pensée pour les familles qui apprendraient la nouvelle dans quelques heures. Ces deux travailleurs là(34) ne rentreraient chez eux ni ce soir ni jamais. Il se secoua pour reprendre contenance. Le temps viendrait pour la tristesse et cette vision le hanterait pendant longtemps mais il avait une tache à accomplir et on trouverait probablement de nombreux autres pauvres gars sous les décombres avant l'aube...

*

(29) Ce croquis d'époque à été remis par un camarade de la SNCF (monsieur

Simonet) à la famille Varannes. La date est fausse d'un jour. A l'extrême droite l'homme à la casquette est vraisemblablement Fernand. De dos, à ses cotés, le personnage porte le calot du chauffeur (Armand) et enfin, devant la porte se tient une troisième personne dont la casquette ressemble fort à celle d'un chef de service qu'on surnommait "Fromage blanc" justement à cause du couvre chef (galette dans le midi de la France d'où venait Fernand)



(30) Ce type d'abri avait en effet été installé des 1938 un peu partout en prévision d'un conflit. Il était supposé résister à des charges de 300 à 400 kilos selon les textes ce qui était considéré comme le maximum à cette date. Hélas, la technologie

progressant très vite en temps de guerre, les mosquitos disposaient bien de quelques bombes de 1800kg.

(31) Budden et Morris s'écrasèrent quelques dizaines de minutes plus tard au sud de la Normandie près d'un petit village au curieux nom de "**Vengeons**" où ils reposent. On trouve un mémorial sur internet plus explicatif qui leur est dédié. Rien ne permet d'affirmer que leur bombe fut celle qui souffla l'abri en question. Leur appareil est le seul à ne pas être rentré à Marham sur les 26 engagés. On ne connait pas la cause exacte du crash.

(32) Ce nom et le prénom Otto sont les seuls inventés pour les besoins du récit, tous les autres étant véridiques.

(33) Ramouniats: Chargés du travail ingrat et salissant du nettoyage du foyer, détartrage des tubulures (gratte tubes) etc... comme Armand à ses débuts. L'allumeur, en charge de garder en vie les feux toute la nuit se nommait aussi « crassou »

(34) Il n'y eut que deux victimes du bombardement du 18 février 1943, Armand et Fernand et 16 blessés (celui du 15 avait fait moins de dégâts mais de nombreuses victimes). Le troisième homme dans l'abri, probablement chef de service, ne fut pas porté disparu mais je ne connais pas son identité. C'est sa position qui le préserva probablement car il était à l'opposé du mur soufflé par la bombe où se tenaient Armand et Fernand (voir croquis alinéa 29)

*

Marie ne comprenait pas ou plutôt elle refusait la funeste fatalité. Robert et l'oncle François se tenaient pourtant là, devant elle, porteurs de l'inacceptable nouvelle. Elle voulait leur crier qu'ils se trompaient qu'Armand allait rentrer. Armand rentrerait toujours. Il l'avait promis. Elle ne voulait plus les entendre. Elle ne voulait plus les voir. Ils étaient pourtant si dignes, le frère comme le fils. Dignes, tout en affichant la triste évidence d'avoir beaucoup pleuré sur le chemin du retour. Elle s'en voulait d'une instinctive prémonition qui les avait envoyés au dépôt quérir des nouvelles de son époux anormalement absent. Comment allait-elle vivre, encore jeune et déjà seule, avec trois enfants à charge ?
Ses espoirs étaient morts, eux aussi, sous les bombes anglaises…

Les heures passèrent ainsi au seuil du renoncement, puis les jours, et avec les semaines vint la nécessaire raison. C'était toujours la guerre. Les veuves étaient nombreuses. Le chagrin devait s'effacer devant les obligations quotidiennes. Armand l'aurait voulu ainsi. Marie redoubla d'effort pour préserver son monde. Elle œuvra à s'en étourdir aux travaux de couture et toucha une petite pension de la compagnie. Elle sut s'organiser pour gérer son maigre budget sans excès mais également sans grand manque.

Début 1944, les bombardements des gares s'accélérèrent et Vierzon, sixième triage français, reçut son lot comme tous les grands centres. La famille décida de quitter la demeure de Saint-Martin, devenue dangereuse puisque construite trop près du rail, en attendant des jours meilleurs. Ils résidèrent quelques mois dans une simple grange restée en l'état au village de Saint-Hilaire de Court. En juin, l'annonce du débarquement enflamma les esprits et sentant la fin du

cauchemar toute proche, les combats sporadiques comme les attentats et sabotages atteignirent leur paroxysme. Afin de freiner l'envoi de troupes allemandes sur les côtes de Normandie, les bombes alliées furent déversées en grosse quantité sur les installations de la gare le 1er du mois suivant. La rue Gustave Flourens s'en trouva à demi raséemais la petite maison d'Armand n'y perdit que le toit d'une des chambres.

Les années s'écoulèrent dans l'aigreur pour Marie qui s'oubliait elle-même pour trembler, jour après jour, de n'avoir les moyens de subvenir aux besoins futurs. Elle criait souvent, faute de meilleurs arguments pour tenir ses chenapans. Il lui manquait toujours un sou pour faire un franc disait t'elle en riant quelquefois mais les enfants ne connurent jamais les affres de la faim. Les manques dans sa propre éducation attisaient sa méfiance envers l'école mais elle laissa néanmoins ses gamins faire leurs choix quant aux études en leur promettant placement laborieux dès que l'un d'eux faillirait. Lorsque Françoise donna des signes de faiblesse dans ses résultats scolaires, augure du seul choix pour une fille de finir à l'aiguille, la jeune femme changea elle-même d'orientation pour s'engager vers les cours commerciaux, respectant ainsi les convictions du père absent.

Marie sortait peu ou pas. Sa jeunesse fila sans en profiter. Puis, Robert épousa « Dédée » et s'en alla vivre sa vie. Son humour caustique et son sourire facile en faisaient le portrait craché de son père tel que Marie l'avait aimé. Edmond à son tour maria Monique et enfin plus tard on célébra les noces de Claude et Françoise. Marie, bien que toujours entourée, s'en sentit sans doute très seule mais fière aussi. Elle avait mené à bien les rêves de son homme d'élever les siens à une condition plus aisée.

De ses unions naquirent huit petits enfants et de là, une flopée d'arrières petits héritiers. Les ainés de chacun des enfants de Marie, qu'ils soient Alain, Jean-Denis ou Francis, reçurent en cadeau à leur naissance un signe distinctif bien particulier: Derrière leurs premiers prénoms est accolé celui d'Armand en mémoire duquel j'ai bâti ce texte.
Je clos ainsi mon IN MEMORIAM... Ou presque...

Epilogue

- Oh ! Jean-Denis ! Jean-De !!! Tu dors ou quoi ? C'est l'heure ! Nous partons... Ça va ? T'as pas l'air dans ton assiette ?
- Je prenais juste un café... avec ce temps de chien !
- Tatatata... Je t'ai vu ! Tu étais dans la lune. Ça fait pas sérieux ça, le chef qui rêvasse.
L'homme acquiesce d'un simple sourire. Il parle peu et seulement s'il a quelque chose à dire. C'est sa nature.
- Je fermerai, je reste régler quelques détails...
- Ah ! Ah ! Tu attends quelqu'un ? Un rendez-vous galant, peut-être ? Attention ! Je vais le dire à ton épouse…
- Tu ferais mieux de filer avant que je ne te trouve du boulot !

« Oui, j'ai bien un rendez-vous, pense t'il en regardant l'omnibus en provenance de Tours entrer en gare. Un rendez-vous avec un train,

avec une vieille douleur dont on ne fait jamais état. »
Il se souvient des longues heures passées avec sa grand-mère maternelle qui rendait office de nourrice tandis que ses parents construisaient leur entreprise, garante d'un avenir meilleur. La vieille femme était souvent mélancolique et peinait à se déplacer. Elle pleurait surement sur un bonheur perdu en s'imaginant ce qu'aurait pu être sa vie sans une guerre qui l'avait rendue veuve si tôt.

Il lève son gobelet de plastique, regrettant de n'avoir meilleur hommage à rendre au passé mais ému d'être là en ce jour anniversaire. Lui, « le fonctionnaire », comme se plaisent à dénigrer certains, a pourtant rompu l'anathème d'une erreur de l'histoire. Il travaille dans la même entreprise que son aïeul et assiste, en ce 18 février 2013, au travers d'une triste pluie d'hiver tambourinant au carreau, à l'arrivée d'un train tant attendu qui soixante dix ans auparavant jamais ne vint.
« A ta mémoire grand père ! Ce soir, je passerai embrasser ma mère. Puis, j'en profiterai également pour faire un saut chez la tante Françoise qui garde précieusement les souvenirs de Marie. Je leur poserai quelques questions mais pas trop pour ne pas les replonger dans l'amertume d'une enfance sans papa. Je demanderai à voir ta médaille, désuet symbole de malchance et peut-être même évoquerai-je l'accident avec ma fille, ton arrière petite fille… juste pour m'assurer que plus jamais elle ne regarde un train comme une machine sans âme et cette société autrement que comme un patrimoine familial et national à préserver quoiqu'on puisse en dire.

Je te ferai ainsi honneur mérité, à toi qui fut fauché trop tôt pour connaitre ta lignée où fort heureusement, à ce jour, tu ne trouverais nulle honte. Et puisqu'à mon tour je témoigne d'une liaison nourricière avec la vie du rail, en un temps plus clément, je ne peux

faire moins que ranimer la flamme car le sang des humbles versé au labeur, dans l'oubli, jamais ne doit sombrer... »

Francis. **A**rmand**.** Denis

*

Infos complementaires

Armand (2ème en partant de la gauche) et quelques collègues dans les années 1920 devant la 030 817 du PO en réparation au dépot. (notez les sabots) Cette photo devrait ce retrouver sous peu sur le site http://locovapeur.free.fr/ à la demande du webmaster qui m’a fourni énormement d’informations.


817


OFFICE NATIONAL
DES MUTILÉS, COMBATTANTS
ET VICTIMES DE LA GUERRE

Comité Départemental
d CHER

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

N° 15 595

CARTE DU COMBATTANT

Valable du 12-4 1939 au 11-4 1940

Délivrée à

M Varannes
Prénoms armand
Domicile Vierzon Villages
Né le 7 Août 1896
A Soldat de 2e Classe Départt Cher

A BOURGES le 12 Avril 1939

Le Président
du Comité Départemental

P. le PRÉFET et PAR DÉLÉGATION
Le Secrétaire général de l'Office Départemental

Le Titulaire.

Varannes.

*

Notam : Gaëlle, mon ainée, arriére petite fille d'Armand, porte accollé au sien le doux prénom de Marie.



Publication certifiée par De Plume en Plume le 04-04-2014 :
https://www.de-plume-en-plume.fr/

En savoir plus sur l'auteur : Francis A.Denis

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : In memoriam ! sur DPP